

## **Ahmadou KOUROUMA (1927, Boundiali, Côte d'Ivoire – 2003, Lyon, France)**

Ahmadou Kourouma est né en 1927 à Boundiali, en Côte d'Ivoire, dans une famille issue de la noblesse malinké. Après avoir vécu quelques années en Guinée, il retourne en Côte d'Ivoire à sept ans, chez son oncle, et grandit sans ses parents. Après des études primaires et secondaires, il entame des études supérieures de mathématiques au Mali. Renvoyé pour avoir participé à un mouvement de grève des étudiants, Kourouma est intégré dans l'armée coloniale en tant que tirailleur. En 1951, il est envoyé en Indochine pour avoir refusé de participer à la répression des mouvements indépendantistes de Côte d'Ivoire. Ces expériences au sein de l'armée nourriront ses écrits, notamment la biographie du dictateur Koyaga, *En attendant le vote des bêtes sauvages*. À son retour, il s'installe à Lyon, où il épouse une Française et reprend des études à l'institut des Actuaire. Son diplôme obtenu, il commence à travailler à Paris, puis rentre en Côte d'Ivoire en 1960, au moment de l'indépendance.

En 1963 survient un événement auquel Kourouma attribue un rôle déclencheur dans sa carrière littéraire : il est accusé par le régime d'Houphouët-Boigny d'avoir participé à un complot contre le pouvoir. Arrêté, il est rapidement relâché mais perd son emploi à la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale et part en exil. Le sentiment d'injustice que suscitent cette arrestation et, plus généralement, les abus du régime ivoirien pousse Kourouma à entreprendre la rédaction de son premier livre, *Les Soleils des indépendances*. Refusé par de nombreux éditeurs français, ce texte est d'abord publié à Montréal en 1968, avant d'être repris par les éditions du Seuil.

Salué dès 1968 par le prix de la Francité, puis par le prix de l'Académie royale de Belgique, et le prix de la Fondation Maille-Latour-Laudry de l'Académie française, *Les Soleils des indépendances* est aujourd'hui considéré comme un classique de la littérature africaine francophone. On attribue généralement à ce texte une double innovation. Sur le plan thématique, la critique acerbe des régimes issus de la décolonisation est perçue comme un tournant dans la littérature africaine, jusque-là majoritairement tournée vers l'ère coloniale et la représentation de l'Afrique précoloniale. Sur le plan stylistique, *Les Soleils des indépendances* se distingue par une importante réflexion sur l'usage du français, que Kourouma se propose d'« africaniser » en y introduisant des termes et des tournures inspirées

à la fois du malinké et de l'oralité. Les réactions suscitées par le livre sont contradictoires. Ainsi, Makhili Gassama rappelle le souvenir du choc de sa première rencontre avec le texte : « À la première lecture du roman d'Ahmadou Kourouma, j'étais écœuré par les incorrections, les boursouflures grotesques et la sensualité débordante ou l'érotisme du style ; par le caractère volontairement scatologique du récit, le goût morbide pour le symbolisme animal, végétal et minéral et, en conséquence, par l'incohérence des images et des éléments entrant dans l'architecture de l'œuvre... » (p. 17). À côté des modèles issus de la tradition malinké, Kourouma ne cache d'ailleurs pas son admiration pour l'écrivain français Louis-Ferdinand Céline et son oralisation de la langue. En 1970, Kourouma rentre de son exil à Paris et en Algérie. Il écrit une pièce de théâtre intitulée *Tougnatigui (Le diseur de vérité)*, montée à Abidjan en 1972 avec un certain succès. Mais cette pièce est rapidement interdite par le régime d'Houphouët-Boigny qui la juge subversive ; elle n'est publiée par les éditions Acoria qu'en 1998. La censure de cette pièce ouvre pour Kourouma une longue période de silence et d'exil, au Cameroun puis au Togo. Pendant près de vingt ans, il poursuit sa carrière dans le domaine de la banque et des assurances, où il travaille notamment comme statisticien. Ce n'est qu'en 1990 qu'il publie un nouveau roman, *Monné, outrages et défis* où il se tourne cette fois vers l'histoire de la colonisation qu'il traite à travers l'épopée du peuple imaginaire de Soba et de son roi, Djigui. Tout en restant attentif à l'art des griots, ce deuxième roman accorde moins d'importance aux expérimentations linguistiques que *Les Soleils des indépendances*. Il reçoit le prix des nouveaux Droits de l'Homme, le prix CIRTEF et le grand prix littéraire d'Afrique noire.

En 1998, Kourouma publie *En attendant le vote des bêtes sauvages*, une satire des dictatures africaines du temps de la guerre froide. Ce roman est centré autour du dictateur Koyaga, que certains critiques, et Kourouma lui-même, ont rapproché du président du Togo, Eyadéma. La construction du récit se présente comme la reprise d'une forme traditionnelle, le *Donsomana* ou récit purificateur, qui est une geste dite par un *sora*, c'est-à-dire « un aède qui dit les exploits des chasseurs et encense les héros chasseurs », et un *cordoua*, un initié en phase purificateur qui « fait le bouffon, le pitre, le fou. » À travers les modulations subtiles de ces voix narratives, auxquelles s'ajoute l'omniprésence des proverbes, l'éloge laisse place à un récit profondément ironique et ambigu. Ce roman reçoit le prix du livre Inter (1999), ainsi que le prix Tropiques et le Grand prix de la Société des gens de lettres.

C'est en réponse à l'injonction d'un groupe d'enfants croisés à l'occasion d'un salon du livre à Djibouti qu'Ahmadou Kourouma dit avoir entrepris l'écriture d'*Allah n'est pas obligé*, dernier roman publié de son vivant, en 2000. Ce texte est le récit à la première personne du jeune Birahima, qui raconte son expérience d'enfant-soldat dans les guerres tribales qui ravagent le Libéria et la Sierra-Leone. Il y poursuit non seulement son travail de démystification de l'histoire de l'Afrique, mais également sa réflexion sur la relation du français et des langues africaines. Ainsi, Birahima n'utilise pas moins de quatre dictionnaires différents pour traduire son récit. Ce perpétuel transvasement d'une langue dans l'autre produit des tournures incongrues, et l'humour qui en résulte crée un contraste violent avec l'horreur des faits décrits. *Allah n'est pas obligé* a reçu le prix Renaudot et le Goncourt des lycéens, et l'œuvre de Kourouma s'est vu couronnée par le prix Jean Giono, contribuant ainsi à élargir son lectorat.

Après un retour en Côte d'Ivoire à la fin des années 1980 pour y prendre sa retraite, Ahmadou Kourouma repart en exil en 2003, contraint de fuir le régime de Laurent Gbagbo. Il meurt à Lyon le 11 décembre 2003, laissant un dernier roman inachevé. Cette ébauche a fait l'objet d'une publication posthume en 2004 sous le titre *Quand on refuse on dit non* et raconte la suite de l'itinéraire de Birahima, qui retourne en Côte d'Ivoire, son pays natal, lui aussi en proie à la guerre tribale. Ce dernier livre témoigne une fois encore du profond engagement de Kourouma à rendre compte de l'histoire politique de l'Afrique. Parallèlement à son œuvre romanesque et théâtrale, Ahmadou Kourouma a publié des textes pour la jeunesse, notamment un roman intitulé *Yacouba, chasseur africain* (1998). L'ensemble de son œuvre fait l'objet de nombreuses recherches universitaires, aussi bien en Europe et en Afrique qu'aux États-Unis.

## ***Les Soleils des indépendances (1968)***

### **Le molosse et sa déhontée façon de s'asseoir**

Il y avait une semaine qu'avait fini dans la capitale Koné Ibrahima, de race malinké, ou disons-le en malinké : il n'avait pas soutenu un petit rhume...

Comme tout Malinké, quand la vie s'échappa de ses restes, son ombre se releva, grailonna, s'habilla et partit par le long chemin pour le lointain pays malinké natal pour y faire éclater la funeste nouvelle des obsèques. Sur des pistes perdues au plein de la brousse inhabitée, deux colporteurs malinké ont rencontré l'ombre et l'ont reconnue. L'ombre marchait vite et n'a pas salué. Les colporteurs ne

s'étaient pas mépris : « Ibrahima a fini », s'étaient-ils dit. Au village natal l'ombre a déplacé et arrangé ses biens. De derrière la case on a entendu les cantines du défunt claquer, ses calebasses se frotter ; même ses bêtes s'agitaient et bêlaient bizarrement. Personne ne s'était mépris. « Ibrahima Koné a fini, c'est son ombre », s'était-on dit. L'ombre était retournée dans la capitale près des restes pour suivre les obsèques : aller et retour, plus de deux mille kilomètres. Dans le temps de ciller l'œil !

Vous paraissez sceptique ! Eh bien, moi, je vous le jure, et j'ajoute : si le défunt était de caste forgeron, si l'on n'était pas dans l'ère des Indépendances (les soleils des Indépendances, disent les Malinkés), je vous le jure, on n'aurait jamais osé l'inhumer dans une terre lointaine et étrangère. Un ancien de la caste forgeron serait descendu du pays avec une petite canne, il aurait tapé le corps avec la canne, l'ombre aurait réintégré les restes, le défunt se serait levé. On aurait remis la canne au défunt qui aurait emboîté le pas à l'ancien, et ensemble ils auraient marché des jours et des nuits. Mais attention ! sans que le défunt revive ! La vie est au pouvoir d'Allah seul ! Et sans manger, ni boire, ni parler, ni même dormir, le défunt aurait suivi, aurait marché jusqu'au village où le vieux forgeron aurait repris la canne et aurait tapé une deuxième fois. Restes et ombre se seraient à nouveau séparés et c'eût été au village : natal même qu'auraient été entreprises les multiples obsèques trop compliquées d'un Malinké de caste forgeron.

Donc c'est possible, d'ailleurs sûr, que l'ombre a bien marché jusqu'au village natal ; elle est revenue aussi vite dans la capitale pour conduire les obsèques et un sorcier du cortège funèbre l'a vue, mélancolique, assise sur le cercueil. Des jours suivirent le jour des obsèques jusqu'au septième jour et les funérailles du septième jour se déroulèrent devant l'ombre, puis se succédèrent des semaines et arriva le quarantième jour, et les funérailles du quarantième jour ont été fêtées au pied de l'ombre accroupie, toujours invisible pour le Malinké commun. Puis l'ombre est repartie définitivement. Elle a marché jusqu'au terroir malinké où elle ferait le bonheur d'une mère en se réincarnant dans un bébé malinké.

Parce que l'ombre veillait, comptait, remerciait, l'enterrement a été conduit pieusement, les funérailles sanctifiées avec prodigalité. Les amis, les parents et même de simples passants déposèrent des offrandes et sacrifices qui furent repartagés et attribués aux venus et aux grandes familles malinké de la capitale.

Comme toute cérémonie funéraire rapporte, on comprend que les griots malinké, les vieux Malinkés, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les Indépendances (et Allah seul peut compter le nombre de vieux marchands ruinés

par les Indépendances dans la capitale !) « travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables, professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. On les dénomme entre Malin-kés, et très méchamment, « les vautours » ou « bande d'hyènes ».

Fama Doumbouya ! Vrai Doumbouya, père Doumbouya, mère Doumbouya, dernier et légitime descendant des princes Doumbouya du Horodougou, totem panthère, était un « vautour ». Un prince Doumbouya ! Totem panthère faisait bande avec les hyènes. Ah ! les soleils des Indépendances !

Aux funérailles du septième jour de feu Koné Ibrahima, Fama allait en retard. Il se dépêchait encore, marchait au pas redoublé d'un diarrhéique. Il était à l'autre bout du pont reliant la ville blanche au quartier nègre à l'heure de la deuxième prière ; la cérémonie avait débuté.

Fama se récriait : « Bâtard de bâtardise ! Gnamokodé ! » Et tout manigançait à l'exaspérer. Le soleil ! le soleil ! le soleil des Indépendances maléfiques remplissait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains orages des fins d'après-midi. Et puis les badauds ! les bâtards de badauds plantés en plein trottoir comme dans la case de leur papa. Il fallait bousculer, menacer, injurier pour marcher. Tout cela dans un vacarme à arracher les oreilles : klaxons, pétarades des moteurs, battements des pneus, cris et appels des passants et des conducteurs. Des garde-fous gauches du pont, la lagune aveuglait de multiples miroirs qui se cassaient et s'assemblaient jusqu'à la berge lointaine où des îlots et lisières de forêts s'encastrent dans l'horizon cendré. L'aire du pont était encombrée de véhicules multicolores montant et descendant ; et après les garde-fous droits, la lagune toujours miroitante en quelques points, latérite en d'autres ; le port chargé de bateaux et d'entrepôts, et plus loin encore la lagune maintenant latérite, la lisière de la forêt et enfin un petit bleu : la mer commençant le bleu de l'horizon. Heureusement ! qu'Allah en soit loué ! Fama n'avait plus long à marcher, l'on apercevait la fin du port, là-bas, où la route se perdait dans une descente, dans un trou où s'accumulaient les toits de tôles miroitants ou gris d'autres entrepôts, les palmiers, les touffes de feuillages et d'où émergeaient deux ou trois maisons à étages avec des fenêtres persiennes. C'étaient les immenses déchéance et honte, aussi grosses que la vieille panthère surprise disputant des charognes aux hyènes, que de connaître Fama courir ainsi pour des funérailles.

Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard...

C'était une hyène qui se pressait. Le ciel demeurait haut et lointain sauf du côté de la mer, où de solitaires et impertinents nuages commençaient à s'agiter et à se rechercher pour former l'orage. Bâtardes ! déroutantes, dégoûtantes, les entre-saisons de ce pays mélangeant soleils et pluies.

Il tourna après un parterre, monta l'allée centrale du quartier des fonctionnaires. Allah en soit loué ! C'était bien là. Fama arrivait quand même tard. C'était fâcheux, car il allait en résulter pour lui de recevoir en plein visage et très publiquement les affronts et colères qui jettent le serpent dans le bouffant du pantalon, impossibilité de s'asseoir, de tenir, de marcher, de se coucher.

Donc il arriva. Les dioulas couvraient une partie du dessous de l'immeuble à pilotis ; les boubous blancs, bleus, verts, jaunes, disons de toutes les couleurs, moutonnaient, les bras s'agitaient et le palabre battait. Du monde pour le septième jour de cet enterré Ibrahim ! Un regard rapide. On comptait et reconnaissait nez et oreilles de tous les quartiers, de toutes les professions. Fama salua, et avec quels larges sourires ! planta sa grande taille parmi les pilotis, assembla son boubou et ensuite se cassa et s'assit sur un bout de natte. Le griot, un très vieux et malingre, qui criait et commentait, répondit :

–Le prince du Horodougou, le dernier légitime Doumbouya, s'ajoute à nous... quelque peu tard.

Yeux et sourires narquois se levèrent. Que voulez-vous ; un prince presque mendiant, c'est grotesque sous tous les soleils. Mais Fama n'usa pas sa colère à injurier tous ces moqueurs de bâtards de fils de chiens. Le griot continua à dire, et du autrement désagréable : un retard sans inconvénient ; les coutumes et les droits des grandes familles avaient été respectés ; les Doumbouya n'avaient pas été oubliés. Les princes du Horodougou avaient été associés avec les Keita.

Fama demanda au griot de se répéter. Celui-ci hésita. Qui n'est pas Malinké peut l'ignorer : en la circonstance c'était un affront, un affront à faire éclater les pupilles. Qui donc avait associé Doumbouya et Keita ? Ceux-ci sont rois du Ouassoulou et ont pour totem l'hippopotame et non la panthère.

D'un ton ferme, coléreux, et indigné, Fama redemanda au griot de se répéter. Celui-ci se lança dans d'interminables justifications : symbolique, tout était symbolique dans les cérémonies, et l'on devait s'en contenter ; une faute, une très grande faute pour les coutumes et la religion, le fait que quelques vieux de cette ville ne vivaient que de ce qui se distribuait pendant les rites... Enfin, un tas de maudites fadaïses qu'on ne lui avait pas demandées. Bâtard de griot ! Plus de vrai

griot ; les réels sont morts avec les grands maîtres de guerre d'avant la conquête des Toubabs. Fama devait prouver sur place qu'il existait encore des hommes qui ne tolèrent pas la bâtardise. A renifler avec discrétion le pet de l'effronté, il vous juge sans nez.

Fama se leva et tonna à faire vibrer l'immeuble. Le malingre griot, décontenancé, ne savait plus par quel vent se laisser balancer, il demandait aux assis d'écouter, d'ouvrir les oreilles pour entendre le fils des Doumbouya offensé et honni, totem panthère, panthère lui-même et qui ne sait pas dissimuler furie et colère. A Fama il criait :

Vrai sang de maître de guerre ! dis vrai et solide ! dis ce qui t'a égratigné ! explique ta honte ! crache et étale tes reproches !

Enhardi par le trouble du griot, Fama se crut sans limites ; il avait le palabre, le droit et un parterre d'auditeurs. Dites-moi, en bon Malinké que pouvait-il chercher encore ? Il dégagea sa gorge par un hurlement de panthère, se déplaça, ajusta le bonnet, descendit les manches du boubou, se pavana de sorte que partout on le vit, et se lança dans le palabre. Le griot répétait. Fama hurlait et allait hurler plus fort encore, mais... Maudit griot ! maudite toux ! Une méchante et violente toux embarrassa la gorge du griot et l'obligea à se courber et cracher les poumons, et arrêta Fama dans son élan. Le dernier Doumbouya, sans la moindre commisération pour le griot, ne se découragea pas ; bien au contraire, il baissa la tête pour penser et renouveler les proverbes et dans cette attitude négligea de regarder autour. Pourtant, pouvait-il l'ignorer ? Les gens étaient fatigués, ils avaient les nez pleins de toutes les exhibitions, tous les palabres ni noirs ni blancs de Fama à l'occasion de toutes les réunions. Et dans l'assemblée boubous et nattes bruissaient, on fronçait les visages et on se parlait avec de grands gestes. Toujours Fama, toujours des parts insuffisantes, toujours quelque chose ! Les gens en étaient rassasiés. Qu'on le fasse asseoir !

Le griot réussit à se débarrasser de la toux, mais un peu tard. Partout tournait l'énervement. Fama ne voyait et n'entendait rien et il parla, parla avec force et abondance en agitant des bras de branches de fromager, en happant et écrasant les proverbes, en tordant les lèvres. Emporté, enivré, il ne pouvait pas voir les auditeurs bouillonnant d'impatience comme mordus par une bande de fourmis magna ; les jambes se pliaient et se repliaient, les mains allant des hanches aux barbes, des bâties aux poches ; il ne pouvait pas remarquer la colère contrefaire et pervertir les visages, remarquer que des paroles comme : « Ah ! le jour tombe, pas de bâtardise ! » s'échappaient des lèvres. Il tenait le palabre.

C'est à cet instant que fusa de l'assemblée l'injonction :

Assois tes fesses et ferme la bouche ! Nos oreilles sont fatiguées d'entendre tes paroles !

C'était un court et rond comme une souche, cou, bras, poings et épaules de lutteur, visage dur de pierre, qui avait crié, s'excitait comme un grillon affolé et se hissait sur la pointe des pieds pour égaler Fama en hauteur.

Tu ne connais pas la honte et la honte est avant tout, ajouta-t-il en reniflant.

Remue-ménage général ! brouhaha de l'arrivée d'un troupeau de buffles dans la forêt. Le malingre griot se démenait pour contenir le vent soufflé par Fama, en vain.

Bamba ! (ainsi se nommait celui qui défiait) Bamba ! s'égosillait-il ; refroidissez le cœur !

Accroché au sol, actionnant des mâchoires de fauve, menaçant des coudes, des épaules et de la tête, comment Bamba pouvait-il entendre les cris d'avocette du griot ? Fama non plus ! Celui-ci s'excitait, trépignait, maudissait : le fils de chien de Bamba montrait trop de virilité ! Il fallait le honnir, l'empoigner, le mordre. Et Fama avança sur l'insulteur. A peine deux pas ! Fama n'a pas fait deux pas. Déjà le petit râblé de Bamba avait bondi comme un danseur et atterri à ses pieds comme un fauve. Ils s'empoignèrent par les pans des boubous. Le griot s'éclipsa, le brouhaha s'intensifia ; partout on se leva, s'accrocha, tira ; des pans de boubous craquèrent et se démêlèrent. Fama retroussa son boubou et s'assit sur la natte un peu trop rapidement. Deux gaillards, il fallut deux solides gaillards pour tirer Bamba, l'arracher pas à pas au sol jusqu'à sa place. Quand les deux antagonistes furent assis, chacun descendit sur sa natte.

Fama s'excusa. Le plus ancien de la cérémonie excusa tous les musulmans pour Fama. C'était Fama qui avait raison, trancha-t-il. La vérité il faut la dire, aussi dure qu'elle soit, car elle rougit les pupilles mais ne les casse pas. En conclusion l'ancien dédommagea Fama : quelques billets et colas en plus. Évidemment celui-ci les rejeta : c'était uniquement pour l'honneur qu'il avait lutté. On ne le crut pas... L'ancien insista. Fama empocha et resta quelque temps soucieux de l'abâtardissement des Malinkés et de la dépravation des coutumes. L'ombre du décédé allait transmettre aux mânes que sous les soleils des Indépendances les Malinkés honnissaient et même giflaient leur prince. Mânes des aïeux ! Mânes de Moriba, fondateur de la dynastie ! il était temps, vraiment temps de s'apitoyer sur le sort du dernier et légitime Doumbouya !

La cérémonie continuait. Les uns offraient, les autres recevaient ; tout le monde faisait répéter les éloges de l'enterré : humanisme, foi, hospitalité, et même, un voisin rappela qu'une nuit l'enterré lui avait apporté un caleçon et un pagne : ceux de sa femme (l'épouse du voisin, précisons-le) ; le vent les avait poussés et entraînés sous le lit de l'enterré. L'effet fut immédiat : les visages se détendirent, les rires fusèrent du palabre. Fama seul n'en rit pas. Même avec les billets de banque en poche et dans le cœur l'honneur de posséder la raison, il n'avait pas décoléré et se rongea.

Bâtard de bâtardise ! lui ! lui Fama, descendant des Doumbouya ! bafoué, provoqué, injurié par qui ? Un fils d'esclave. Il tourna la tête. Bamba tordait et pinçait les lèvres, roulait de gros yeux, et battaient ses naseaux de cheval qui vient de galoper. Il était ramassé, membré de pilons rondement coudés, et Fama se demandait s'il n'était pas trop âgé pour le défier en lutte.

Mais lui Fama, avait conservé les bonnes habitudes : un mâle ne se sépare pas de son arme. Il tâta sa poche ; le couteau s'y trouvait assez long pour répandre les entrailles du fils de chien. Alors, que maintenant Bamba revienne, recommence, il saura que l'hyène a beau être édentée, sa bouche ne sera jamais un chemin de passage pour le cabrin.

Éclats de rire. Fama tendit les oreilles. Il avait eu raison de ne point décolérer, de ne point pardonner, le fils d'âne de griot mêlait aux éloges de l'enterré des allusions venimeuses : quel rapport l'enterré avait-il avec les descendants de grandes familles guerrières qui se prostituaient dans la mendicité, la querelle et le déshonneur ? Fils de chien plutôt que de caste ! Les vrais griots, les derniers griots de caste ont été enterrés avec les grands capitaines de Samory. Le ci-devant caquetant ne savait ni chanter ni parler ni écouter. Et le griot continuait, et même il se déplaça et s'immobilisa derrière un pilot. Pour un éhonté de son espèce un pilot sépare autant qu'un fleuve, qu'une montagne. Et là, il se dévergonda et arriva au-delà de toute limite : des descendants de grands guerriers (c'était Fama !) vivaient de mensonges et de mendicité (c'était encore Fama), d'authentiques descendants de grands chefs (toujours Fama) avaient troqué la dignité contre les plumes du vautour et cherchaient le fumet d'un événement : naissance, mariage, décès, pour sauter de cérémonie en cérémonie. Fama rassembla son boubou pour répliquer, mais hésita. Le manque de réflexe fut une invite pour le damné de griot et celui-ci se lança dans les vilaineries les plus grossières avec le contentement du Bambara qui se jette dans le cercle de tam-tams.

Non, quand même ! Fama se leva, interrompit :

Musulmans ! pardon, musulmans ! Écoutez !...

Impossible d'ajouter un mot. Une meute de chiens en rut : tous ces assis de damnés de Malinkés se disant musulmans hurlèrent, se hérissèrent de crocs et d'injures. La limite était franchie.

Diminué par la honte et le déshonneur, comment pouvait-il rester ? D'ailleurs c'était sans regret ; la cérémonie avait dégénéré en jeu de cynocéphales. Alors laissons les singes se mordiller et se tirer les queues. Il se précipita par une sortie. Deux hommes coururent pour le retenir. Il se débattit, les traita tous les deux de bâtards de fils de chien et s'éloigna.

Des rires amusés, des ouf ! de soulagement, ce fut tout ce que produisit une sortie aussi bruyante et définitive. Fama allait se trouver aux prochaines comme à toutes les cérémonies malinké de la capitale ; on le savait ; car où a-t-on vu l'hyène désertier les environs des cimetières et le vautour l'arrière des cases ? On savait aussi que Fama allait méfaire et encore scandaliser. Car dans quelle réunion le molosse s'est-il séparé de sa déhontée façon de s'asseoir ?...

### **Sans la senteur de goyave verte**

Dans la rue, Fama souffla, tempêta, grogna, la colère ne s'éteignit pas d'une petite braise. Il s'ordonna d'attendre le fils de chien de Bamba pour persuader tous les dégénérés de bâtards qu'encore sur cette terre vivait un homme viril et d'honneur, un sur lequel on ne pouvait pas porter impunément la main.

La rue, une des plus passantes du quartier nègre de la capitale, grouillait. A droite, du côté de la mer, les nuages poussaient et rapprochaient horizon et maisons. A gauche les cimes des gratte-ciel du quartier des Blancs provoquaient d'autres nuages qui s'assemblaient et gonflaient une partie du ciel. Encore un orage ! Le pont étirait sa jetée sur une lagune latérite de terres charriées par les pluies de la semaine ; et le soleil, déjà harcelé par les bouts de nuages de l'ouest, avait cessé de briller sur le quartier nègre pour se concentrer sur les blancs immeubles de la ville blanche. Damnation ! bâtardise ! le nègre est damnation ! les immeubles, les ponts, les routes de là-bas, tous bâtis par des doigts nègres, étaient habités et appartenaient à des Toubabs. Les Indépendances n'y pouvaient rien ! Partout, sous tous les soleils, sur tous les sols, les Noirs tiennent les pattes ; les Blancs découpent et bouffent la viande et le gras. N'était-ce pas la damnation que d'ahaner dans l'ombre pour les autres, creuser comme un pangolin géant des terriers pour les autres ? Donc, étaient dégoûtants de damnation tous ces Noirs

descendant et montant la rue. Donc, vil de damnation, un damné abject, le bâtard de Bamba qui avait porté la main sur Fama. Alors pourquoi attendre sur un trottoir un damné ? Quand un dément agite le grelot, toujours danse un autre dément, jamais un descendant des Doumbouya.

Fama se commanda de continuer et traversa la rue. Un bout de temps éloignait encore de l'heure de la quatrième prière, le temps de marcher vite et d'arriver à la mosquée. Il évita deux taxis, tourna à droite, contourna un carré, déboucha sur le trottoir droit de l'avenue centrale et se mêla à la foule coulant vers le marché. Là, entre les toits, apparaissaient divers cieus : le tourmenté par les vents qui arrachaient des nuages pour les jeter sur le soleil déjà couvert et éteint, le bas épais et indigo montant de la mer et avançant sur les maisons et les arbres inquiets et tremblotants. L'orage était proche. Ville sale et gluante de pluies ! pourrie de pluies ! Ah ! nostalgie de la terre natale de Fama ! Son ciel profond et lointain, son sol aride mais solide, les jours toujours secs. Oh ! Horodougou ! tu manquais à cette ville et tout ce qui avait permis à Fama de vivre une enfance heureuse de prince manquait aussi (le soleil, l'honneur et l'or), quand au lever les esclaves palefreniers présentaient le cheval rétif pour la cavalcade matinale, quand à la deuxième prière les griots et les griottes chantaient la pérennité et la puissance des Doumbouya, et qu'après, les marabouts récitaient et enseignaient le Coran, la pitié et l'aumône. Qui pouvait s'aviser alors d'apprendre à courir de sacrifice en sacrifice pour mendier ?

Les souvenirs de l'enfance, du soleil, des jours, des harmattans, des matins et des odeurs – du Horodougou balayèrent l'outrage et noyèrent la colère. Il fallait être sage. Allah a fabriqué une vie semblable à un tissu à bandes de diverses couleurs ; bande de la couleur du bonheur et de la joie, bande de la couleur de la misère et de la maladie, bande de l'outrage et du déshonneur. D'ailleurs faisons bien le tour des choses : Fama pouvait-il prétendre avoir eu raison sur tous les bords ? Le cœur n'avait pas été froid et la langue était allée trop vite. En tout, un fils de chef et un musulman conserve le cœur froid et demeure patient, car à vouloir tout mener au galop, on enterre les vivants, et la rapidité de la langue nous jette dans de mauvais pas d'où l'agilité des pieds ne peut nous retirer.

Maintenant naissaient dans les rues et les feuillages les vents appelant la pluie. Le coin du ciel où tantôt couraient et s'assemblaient les nuages était gonflé à crever. De brefs miroitements embrassaient et secouaient. Fama déboucha sur la place du marché derrière la mosquée des Sénégalais. Le marché était levé mais persistaient des odeurs malgré le vent. Odeurs de tous les grands marchés

d'Afrique : Dakar, Bamako, Bobo, Bouaké ; tous les grands marchés que Fama avait foulés en grand commerçant. Cette vie de grand commerçant n'était plus qu'un souvenir parce que tout le négoce avait fini avec l'embarquement des colonisateurs. Et des remords ! Fama bouillait de remords pour avoir tant combattu et détesté les Français un peu comme la petite herbe qui a grogné parce que le fromager absorbait tout le soleil ; le fromager abattu, elle a reçu tout son soleil mais aussi le grand vent qui l'a cassée. Surtout, qu'on n'aille pas toiser Fama comme un colonialiste ! Car il avait vu la colonisation, connu les commandants français qui étaient beaucoup de choses, beaucoup de peines : travaux forcés, chantiers de coupe de bois, routes, ponts, l'impôt et les impôts, et quatre-vingts autres réquisitions que tout conquérant peut mener, sans oublier la cravache du garde-cercle et du représentant et d'autres tortures.

Mais l'important pour le Malinké est la liberté du négoce. Et les Français étaient aussi et surtout la liberté du négoce qui fait le grand Dioula, le Malinké prospère. Le négoce et la guerre, c'est avec ou sur les deux que la race malinké comme un homme entendait, marchait, voyait, respirait, les deux étaient à la fois ses deux pieds, ses deux yeux, ses oreilles et ses reins. La colonisation a banni et tué la guerre mais favorisé le négoce, les Indépendances ont cassé le négoce et la guerre ne venait pas. Et l'espèce malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles... et stériles.

C'est pourquoi, à tremper dans la sauce salée à son goût, Fama aurait choisi la colonisation et cela malgré que les Français l'aient spolié, mais avec la bénédiction de celui qui... Parlons-en rapidement plutôt. Son père mort, le légitime Fama aurait dû succéder comme chef de tout le Horodougou. Mais il buta sur intrigues, déshonneurs, maraboutages et mensonges. Parce que d'abord un garçonnet, un petit garnement européen d'administrateur, toujours en courte culotte sale, remuant et impoli comme la barbiche d'un bouc, commandait le Horodougou. Évidemment Fama ne pouvait pas le respecter ; ses oreilles en ont rougi et le commandant préféra, vous savez qui ? Le cousin Lacina, un cousin lointain qui pour réussir marabouta, tua sacrifices sur sacrifices, intrigua, mentit et se rabaissa à un tel point que... Mais l'homme se presse, sinon la volonté et la justice divines arrivent toujours tôt ou tard. Savez-vous ce qui advint ? Les Indépendances et le parti unique ont destitué, honni et réduit le cousin Lacina à quelque chose qui ne vaut pas plus que les chiures d'un charognard.

Après le marché, l'avenue centrale conduisait au cimetière et au-delà à la lagune qui apparaissait au bout chargée de pluies compactes. Cette avenue centrale,

Fama la connaissait comme le corps de sa femme Salimata ; cette avenue parlait et du négoce et de l'agitation anticolonialiste.

Mais au fond, qui se rappelait encore parmi les nantis les peines de Fama ? Les soleils des Indépendances s'étaient annoncés comme un orage lointain et dès les premiers vents Fama s'était débarrassé de tout : négoces, amitiés, femmes pour user les nuits, les jours, l'argent et la colère à injurier la France, le père, la mère de la France. Il avait à venger cinquante ans de domination et une spoliation. Cette période d'agitation a été appelée les soleils de la politique. Comme une nuée de sauterelles les Indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique. Fama avait comme le petit rat de marigot creusé le trou pour le serpent avaleur de rats, ses efforts étaient devenus la cause de sa perte car comme la feuille avec laquelle on a fini de se torcher, les Indépendances une fois acquises, Fama fut oublié et jeté aux mouches. Passaient encore les postes de ministres, de députés, d'ambassadeurs, pour lesquels lire et écrire n'est pas aussi futile que des bagues pour un lépreux. On avait pour ceux-là des prétextes de l'écarter, Fama demeurant analphabète comme la queue d'un âne. Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique (le parti unique, le savez-vous ? ressemble à une société de sorcières, les grandes initiées dévorent les enfants des autres), puis les coopératives qui cassèrent le commerce, il y avait quatre-vingts occasions de contenter et de dédommager Fama qui voulait être secrétaire général d'une sous-section du parti ou directeur d'une coopérative. Que n'a-t-il pas fait pour être coopté ? Prier Allah nuit et jour, tuer des sacrifices de toutes sortes, même un chat noir dans un puits ; et ça se justifiait ! Les deux plus viandés et gras morceaux des Indépendances sont sûrement le secrétariat général et la direction d'une coopérative... Le secrétaire général et le directeur, tant qu'ils savent dire les louanges du président, du chef unique et de son parti, le parti unique, peuvent bien engouffrer tout l'argent du monde sans qu'un seul œil ose ciller dans toute l'Afrique.

Mais alors, qu'apportèrent les Indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chair du taureau. Il peut tirer dessus avec les canines d'un molosse affamé, rien à en tirer, rien à sucer, c'est du nerf, ça ne se mâche pas. Alors comme il ne peut pas repartir à la terre parce que trop âgé (le sol du Horodougou est dur et ne se laisse tourner que par des bras solides et des reins souples), il ne lui reste qu'à attendre la poignée de riz de la providence d'Allah en priant le Bienfaiteur miséricordieux, parce que tant qu'Allah résidera

dans le firmament, même tous conjurés, tous les fils d'esclaves, le parti unique, le chef unique, jamais ils ne réussirent à faire crever Fama de faim.

La pluie avait monté l'avenue jusqu'au cimetière, mais là, soufflée par le vent, elle avait reculé et hésitait à nouveau, mais déjà des éclaircies brillaient sur la lagune et le cimetière se dégagait. Le cimetière de la ville nègre était comme le quartier noir : pas assez de places ; les enterrés avaient un an pour pourrir et se reposer ; au-delà on les exhumait. Une vie de bâtardise pour quelques mois de repos, disons que c'est un peu court ! Fama passa deux boutiques de Syriens à droite, une troisième à gauche, mais avec un petit sourire narquois contourna celle d'Abdjaoudi. Ce bâtard d'Abdjaoudi, quand sombra le négoce, ne trouva pas mieux que de s'installer usurier. Fama lui fit lécher comme à un âne du sel gemme, et s'endetta jusqu'à la gorge et même au-dessus de la tête tant que le Syrien lui fit confiance. Et quand la confiance s'ébranla, il l'exhorta à prier Allah afin que lui Fama arrive à s'acquitter, car par ces durs soleils des Indépendances, travailler honnêtement et faire de l'argent tient du miracle, et le miracle appartient à Allah seul qui par ailleurs distingue le bien du mal.

Fama tourna à gauche ; la mosquée des Dioulas était là. Les bas-côtés grouillaient de mendiants, estropiés, aveugles que la famine avait chassés de la brousse. Des mains tremblantes se tendaient mais les chants nasillards, les moignons, les yeux puants, les oreilles et nez coupés, sans parler des odeurs particulières, refroidissaient le cœur de Fama. Il les écarta comme on fraie son chemin dans la brousse, sauta des tronçons et pénétra dans la mosquée, tout envahi par la grandeur divine. La paix et l'assurance l'arrosèrent. D'un pas souple et royal il marcha jusqu'à l'escalier, monta dans le minaret, au sommet s'arrêta et cria de toute sa force, de toute sa gorge l'appel à la prière. Il cria plusieurs fois ; la journée avait été favorable, il avait quelque chose en poche et à ses pieds des fourmis de malheureux, et en pensant, un subit contentement le souleva, et sur la pointe des pieds il se dressa pour crier plus haut, plus fort, pour voir plus loin.

Du côté de la lagune, le quartier nègre ondulait des toits de tôle grisâtres et lépreux sous un ciel malpropre, gluant. Vers la mer, la pluie grondante soufflée par le vent revenait, réattaquait au pas de course d'un troupeau de buffles. Les premières gouttes mitraillèrent et se cassèrent sur le minaret. Fama redescendit dans la mosquée. Un vent fou frappa le mur, s'engouffra par les fenêtres et les hublots en sifflant rageusement. Les mendiants entassés dans l'encoignure s'épouvanterent et miaulèrent d'une façon impie et maléfique qui provoqua la foudre. Le tonnerre cassa le ciel, enflamma l'univers et ébranla la terre et la mosquée. Dès

lors, le ciel, comme si on l'en avait empêché depuis des mois, se déchargea, déversa des torrents qui noyèrent les rues sans égouts. Sans égouts, parce que les Indépendances ici aussi ont trahi, elles n'ont pas creusé les égouts promis et elles ne le feront jamais ; des lacs d'eau continueront de croupir comme toujours et les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront tant qu'Allah ne décollera pas la damnation qui pousse aux fesses du nègre. Bâtards de fils de chien ! Pardon ! Allah le miséricordieux pardonne d'aussi malséantes injures échappées à Fama dans la mosquée !

Fama se ressaisit et se boucha les oreilles au vacarme, orages et torrents, et l'esprit aux excitations des bâtardises et damnations nègres et se livra tout entier à la prière. Par quatre fois il se courba, s'agenouilla, cogna le sol du front, se releva, s'assit, croisa les pieds.

La prière comportait deux tranches comme une noix de cola : la première, implorant le paradis, se récitait dans le parler béni d'Allah : l'arabe. La seconde se disait tout entier en malinké à cause de son caractère tout matériel : clamer sa reconnaissance pour la subsistance, la santé, pour l'éloignement des malchances et malédictions noircissant le nègre sous les soleils des Indépendances, prier pour chasser de l'esprit et du cœur les soucis et tentations et les remplir de la paix aujourd'hui, demain et toujours. La santé et la nourriture, Fama les possédait (louange à Allah !) mais le cœur et l'esprit s'étiolaient parce que sevrés de la profonde paix et cela principalement à cause de sa femme Salimata. Salimata ! Il claqua la langue. Salimata, une femme sans limite dans la bonté du cœur, les douceurs des nuits et des caresses, une vraie tourterelle ; fesses rondes et basses, dos, seins, hanches et bas-ventre lisses et infinis sous les doigts, et toujours une senteur de goyave verte. Allah pardonne Fama de s'être trop emporté par l'évocation des douceurs de Salimata ; mais tout cela pour rappeler que la tranquillité et la paix, fuiront toujours le cœur et l'esprit de Fama tant que Salimata séchera de la stérilité, tant que l'enfant ne germera pas. Allah ! fais, fais donc que Salimata se féconde !... Dehors la pluie continuait de se déverser, les éclairs de scintiller et là-dedans les mendiants de se serrer et jurer.

Pourquoi Salimata demeurait-elle toujours stérile ? Quelle malédiction la talonnait-elle ? Pourtant, Fama pouvait en témoigner, elle priait proprement, se conduisait en tout et partout en pleine musulmane, jeûnait trente jours, faisait l'aumône et les quatre prières journalières. Et que n'a-t-elle pas éprouvé ! Le sorcier, le marabout, les sacrifices et les médicaments, tout et tout. Le ventre restait sec comme du granit, on pouvait y pénétrer aussi profondément qu'on pouvait,

même creuser, encore tournoyer et fouiller avec le plus long, le plus solide pic pour y déposer une poignée de grains sélectionnés : on noyait tout dans un grand fleuve. Rien n'en sortira. L'infécond, sauf les grâce et pitié et miséricorde divines, ne se fructifie jamais.

Un éclair jaune illumina la pluie et la mosquée. Les mendiants proférèrent des jurons et des appels affolés et se cramponnèrent comme des petits singes aux murs. Ils eurent raison. Un fracas d'enfer dégringola du ciel, balança toute la terre. Fama, pétrifié, coupa la prière, cria : « Allah, aie pitié de nous ! » et se couvrit la tête des deux mains. Le tonnerre s'affaiblit, s'éloigna et mourut dans le lointain. Fama souffla un gros « bissimilai » et dut reprendre la prière par les premiers mots. Les mendiants se ranimèrent. Sans répit et très tard la pluie tomba. Reclus dans la demeure d'Allah, Fama le pria plusieurs fois et avec force, le sollicita avec insistance. La nuit sortit de la terre et épaissit la pluie ; on alluma. Avènement d'une nuit, et avec la nuit les prières de Fama remontèrent à Salimata.

L'intérieur de Fama battait trouble. Qui pouvait le rassurer sur la pureté musulmane des gestes de Salimata ? Trépidations et convulsions, fumées et gris-gris, toutes ces pratiques exécutées chaque soir afin que le ventre se fécondât !

Elle priait les sourates pieuses et longues du marabout qui solliciterait que toutes ses selles soient d'or. Finissait-elle ? Avec fièvre elle déballait gris-gris, canaris, gourdes, feuilles, ingurgitait des décoctions sûrement amères puisque le visage se hérissait de grimaces repoussantes, brûlait des feuilles, la case s'enfumait d'odeurs dégoûtantes (Fama plongeait le nez dans la couverture), elle se plantait sur les flammes, les fumées montaient dans le pagne et pénétraient évidemment jusqu'à l'innommable dans une mosquée, disons le petit pot à poivre, à sel, à piment, à miel, et en chassait (ce que Fama leur reprochait le plus) la senteur tant enivrante de goyave. Toujours fiévreusement, Salimata plongeait deux doigts dans une gourde, enduisait seins, genoux et dessous de pagne, recherchait et attrapait quatre gris-gris, les accrochait aux quatre pieux du lit, et la danse partait... D'abord elle rythmait, battait, damait ; le sol s'ébranlait, elle sautillait, se dégageait, battait des mains et chantait des versets mi-malinké, mi-arabe ; puis les membres tremblaient, tout le corps ensuite, bégaiements et soupirs interrompaient les chants, et demi-inconsciente elle s'effondrait dans la natte comme une touffe de lianes au support arraché. Un moment, le temps de fouetter les pieds et de hurler comme un démon, elle se redressait. Essoufflée, en nage, en fumée et délirante elle bondissait et s'agrippait à Fama. Sur-le-champ, même rompu, cassé, bâillant et sommeillant, même flasque et froid dans tout le bas-ventre, même

convaincu de la futilité des choses avec une stérile, Fama devait jouer à l'empresé et consommer du Salimata chaud, gluant et dépouillé de l'entraînante senteur de goyave verte. Sinon, sinon les orageuses et inquiétantes fougues de Salimata ! Elle s'enrageait, déchirait, griffait et hurlait « Le stérile, le cassé, l'impuissant, c'est toi ! » et pleurait toute la nuit et même le matin. Pourtant, Allah et son prophète, vous le savez, vous nous avez fabriqués ainsi, aucune drogue, aucune prière ne peut ragaillardir un vidé comme Fama, au point de l'exciter tous les soirs comme un jeune pubère...

Blasphème ! gros péché ! Fama, ne te voyais-tu pas en train de pécher dans la demeure d'Allah ? C'était tomber dans le grand sacrilège que de remplir tes cœur et esprit des pensées de Salimata alors que tu étais dans une peau de prière au sein d'une mosquée. Fama tressaillit en mesurant l'énormité de la faute. Il se mit à se repentir pour se réconcilier avec Allah. Fama avait exagéré.. Un demi-mot aurait suffi pour sortir toutes les turpitudes de Salimata ; les détailler n'était pas seulement profanateur, mais aussi superflu et indécent que de descendre pantalon et caleçon pour exhiber un furoncle quand on vous a seulement demandé pourquoi vous boitez. Allah le miséricordieux ! et Mahomet son prophète ! clémence ! encore clémence ! Fama devait prier pour détourner, écarter une vie semblable à une journée à l'après-midi pluvieux. Une vie qui se mourait, se consumait dans la pauvreté, la stérilité, l'indépendance et le parti unique ! Cette vie-là n'était-elle pas un soleil éteint et assombri dans le haut de sa course ? La nuit, avec de fines pluies, continua à ronronner.